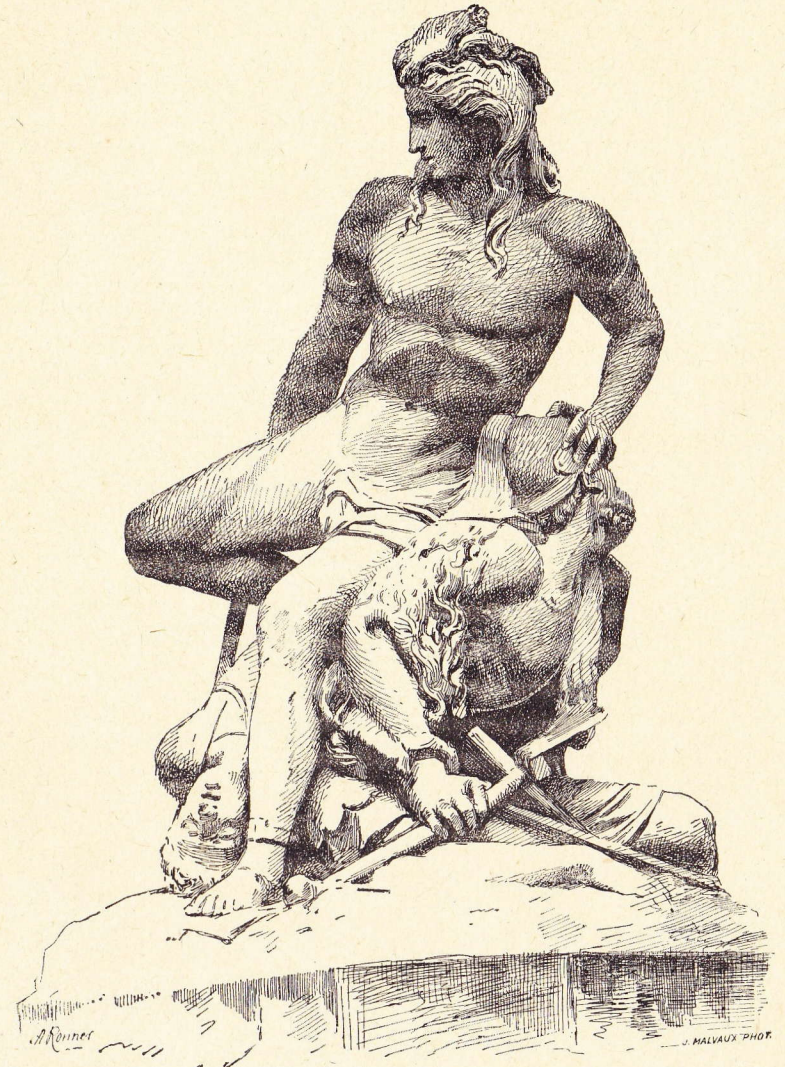


CHAPITRE IV.

Arrivée de César en Belgique. — Bataille que lui livrent les Nerviens. — Soumission de la Gaule aux Romains et ses effets : changement des mœurs, des institutions, du langage. — Imitation de la civilisation latine : souffrance et affaiblissement des populations rurales, et même urbaines. — Leur caractère s'amollit.

Quand huit légions romaines, conduites par Jules César, marchèrent à la conquête de la Gaule, les Belges, déjà divisés, dépourvus de chef, armés même les uns contre les autres, faillirent succomber sans gloire. L'honneur de leurs armes ne fut sauvé que par les Nerviens qui livrèrent bataille aux soldats d'Italie avec la même audace que leurs ancêtres avaient déployée contre ceux de Macédoine. Le récit de l'action nous a été laissé par César lui-même et permet d'apprécier non seulement la valeur de cette race belliqueuse, mais encore l'habileté qu'elle avait acquise dans l'art de la guerre.

Les bords de la Sambre furent le théâtre du combat. Les Romains y étaient parvenus après trois jours de marche, et les officiers qui accompagnaient les éclaireurs avaient choisi, pour y tracer le camp, une colline qui commandait la rivière. A deux cents pas de là (1), sur la rive opposée, s'élevaient d'autres hauteurs dont le sommet couvert de bois cachait l'armée belge. César, bien qu'il crût n'avoir en face de lui qu'un petit nombre de cavaliers, détacha contre eux tous ses escadrons et son infanterie légère, tandis que six légions qui



BODUOGNAT
Chef des Nerviens.

(1) Environ trois cents mètres, le pas romain faisant deux enjambées.

l'accompagnaient se postaient sur la colline et commençaient à s'y retrancher suivant leur usage. C'étaient à peu près trente mille hommes de troupes romaines, dont le nombre était plus que doublé par les auxiliaires : en outre, deux légions, laissées à l'arrière-garde, se trouvaient à peu de distance. Mais, quelque imposantes que fussent ces forces, les Nerviens avaient formé le projet de les attaquer, supposant que les bagages retarderaient la queue de l'armée. Ils comptaient eux-mêmes 60,000 piques, et ils avaient été rejoints par deux autres peuples de l'Ouest, les Atrébates et les Véromandois, qui cependant étaient loin de les égaler en nombre.

A un signal donné, trois colonnes formées par les guerriers des trois nations sortent des bois qui couronnaient les hauteurs, enveloppent et renversent la cavalerie romaine, les archers, les frondeurs, et passent la Sambre dont la profondeur n'était que de trois pieds. Surpris de cette attaque soudaine, les vieux soldats romains se rangent d'eux-mêmes en bataille, et chaque légion se forme sur le terrain où le hasard l'a placée. Elles avaient pour elles l'avantage de la position, les versants de la colline étant escarpés, tandis que le sommet qu'elles occupaient formait un plateau. Menacées de trois côtés, elles firent face de toutes parts, tantôt resserrant leurs cohortes, tantôt les rangeant sur plusieurs lignes, selon qu'elles trouvaient plus ou moins d'espace. Le manque de temps ne permit à César que d'adresser quelques paroles aux troupes en commençant par la gauche qui semble avoir été menacée la première. De ce côté, toutefois, l'engagement ne fut pas très vif; les Atrébates, qui s'étaient élancés en courant vers le sommet de la colline, eurent à peine essuyé les premiers coups des Romains, que, reculant avec une précipitation peut-être calculée, ils repassèrent la Sambre, attirant après eux les deux légions qui venaient de les combattre. Il en fut à peu près de même au centre, où les Véromandois ne soutinrent pas le choc des troupes de César, et se firent poursuivre jusqu'au bord de la rivière. Seulement, ils s'arrêtèrent après l'avoir franchie et tinrent ferme sur l'autre rive, continuant de combattre à coups de javelots. Ce double mouvement avait dégarni le camp de quatre légions; ce

fut alors que celles qui formaient la droite, et qui demeuraient isolées, virent avancer contre elles la masse entière des Nerviens, qui avait attendu ce moment pour les assaillir (1). Ils présentaient une colonne profonde et serrée, à la manière des piquiers germains accoutumés à combattre en phalange (2). Les cohortes romaines, quoique formées sur trois lignes qui se soutenaient alternativement, ne purent arrêter ce corps formidable. Celle qui se trouvait à l'extrême droite fut détruite, les autres mises en désordre, César lui-même réduit à payer de sa personne et à ranimer ses soldats par son exemple ou à périr du moins avec honneur. Tout semblait désespéré quand on aperçut tout à coup à peu de distance les troupes de l'arrière-garde, que les Belges croyaient encore éloignées. Au même instant les légions de l'aile gauche, qui avaient déjà passé la Sambre et gravi les hauteurs opposées, aperçurent, des sommets qu'elles venaient d'atteindre, le danger où se trouvait le camp. Une d'elles se détacha aussitôt pour voler au secours de César, dont les soldats accablés pliaient, et arriva au moment où ils allaient succomber (3). Le combat se rétablit alors et les renforts que les Romains reçurent de tous côtés leur rendirent l'avantage. La cavalerie et les troupes légères revenant à la charge enveloppèrent les Nerviens que les légions refoulaient du plateau dans la vallée. Cependant la lutte se prolongea encore, et le général ennemi fut lui-même contraint d'admirer le courage des Belges. « On les voyait, dit-il, gravir des monceaux de cadavres pour porter de là des coups plus sûrs, et ils saisissaient au passage nos javelots pour les retourner contre nous. » L'opiniâtreté de cette résistance inégale coûta la vie au plus grand nombre : de soixante mille hommes, cinq cents revinrent sans bles-

(1) *Tum totis ferè a fronte et ab sinistrâ parte nudatis castris... omnes Nervii ad eum locum contenderant.* Il paraît évident, d'après ce passage, que le mouvement de retraite de la droite et du centre belges avait été concerté, quoique César ne le dise pas.

(2) *Germani, ex consuetudine suâ phalange facti.* CÆS., I, 52.

(3) Pour qu'il fût possible à un corps venant de la gauche de secourir ainsi les légions de la droite, il fallait que la colline donnât de plusieurs côtés sur la Sambre, de telle manière que le centre de l'armée ne se trouvât point entre les deux ailes, mais en avant. C'est ce qui me fait douter que l'on ait bien reconnu le lieu du combat.

sures, et de six cents chefs, trois. Mais ces nobles débris d'une nation intrépide obtinrent du vainqueur un traité qui les laissait libres.

A l'ensemble avec lequel l'armée nervienne avait combattu, à la promptitude et à l'habileté de ses mouvements, à l'ordre qui régnait dans ses masses, on reconnaît un peuple dont l'organisation militaire avait une grande force. Les six cents capitaines des soixante mille guerriers conduisaient leurs centaines à la bataille comme des troupes régulières, et quand les rangs tombaient le vide était rempli à l'instant même par la ligne suivante. Mais leur science se bornait aux combats : l'attaque et la défense des places de guerre étaient encore à peu près inconnues. Les Aduatiques, qui s'étaient construit une vaste forteresse au sommet d'une montagne que les savants n'ont pu retrouver, virent avec une surprise sans égale leurs murailles menacées par les machines de guerre des Romains auxquelles ils ne surent rien opposer. Ils furent forcés et détruits. Les Nerviens et les peuples d'alentour, ayant voulu quelque temps après assiéger un lieutenant de César dans son camp retranché, furent réduits à se servir de leurs glaives et de leurs mains pour remuer et transporter la terre. Le dénûment du barbare faisait obstacle même à la force de ses armes.

On sait que la puissance et la politique de Rome finirent par triompher complètement de ces résistances hardies, mais inégales. Le midi de la Belgique tomba sous le joug comme le centre de la Gaule. Quant aux tribus du Nord, que la nature protégeait contre les conquérants, elles ressentirent moins la dépendance, et, tout en subissant l'alliance de Rome, elles ne lui reconnurent guère qu'une souveraineté nominale ; mais ces peuplades maritimes étaient jusqu'alors les moins importantes, et elles attiraient à peine l'attention des vainqueurs.

Dès le règne d'Auguste, petit-neveu de César, les Gaulois prirent le titre d'alliés de l'empire, leur pays devint une de ses provinces, et les magistrats romains ne tardèrent pas à y commander en maîtres. L'effet de cette grande révolution, à laquelle nulle autre

dans notre histoire ne saurait être comparée, fut marqué au midi de la Belgique par la transformation de la contrée et de ses habitants. La civilisation des conquérants tendait à s'imposer aux vaincus, et ceux-ci l'acceptèrent avec moins de résistance quand ses douceurs eurent séduit leurs chefs. Quelques traits de cette rapide métamorphose ont été esquissés par le pinceau de Tacite (1). Les gouverneurs des provinces, comprenant que des populations qui vivaient éparses et dans un état grossier étaient par cela même toujours prêtes à reprendre les armes, cherchèrent à leur faire connaître des jouissances nouvelles pour les habituer à la paix et au repos. Ils les pressèrent donc par tous les moyens, et en mettant à leur disposition les ressources du trésor, de se bâtir des maisons (au lieu de cabanes), des temples et des marchés publics, et leurs encouragements produisirent chez les barbares une sorte d'émulation qui rendit la contrainte inutile. Les chefs firent instruire leurs fils par des Romains : après avoir repoussé avec une sorte d'horreur la langue des étrangers, ils voulurent l'apprendre et en faire usage. Ils prirent aussi le costume et les modes de Rome ; puis ils se laissèrent entraîner au culte du plaisir ; ils voulurent des galeries couvertes, des bains chauds, des festins somptueux. Dans leur inexpérience ils croyaient que c'étaient là des progrès vers la civilisation et non de nouveaux pas dans la voie de la servitude !

C'est ainsi qu'une partie de la Belgique devint romaine, et le changement des mœurs y amena bientôt la chute des anciennes institutions. César avait stipulé, en traitant avec les Nerviens, qu'ils conserveraient leurs lois et leurs usages ; mais des conditions plus rudes paraissent avoir été imposées aux débris des Aduatiques et des tribus voisines par le célèbre Agrippa que l'empereur Auguste avait chargé de l'organisation de la Gaule. Il fit un nouveau peuple de ces populations affaiblies, lui donna le nom de Tongres, et l'assimila aux nations vassales qui bordaient la rive gauche du Rhin. Tout ce

(1) C'est aux Bretons que s'appliquent ces paroles (*Agric.*, c. 21) ; mais le procédé fut le même chez les Belges méridionaux.

pays frontière, appelé depuis lors Germanie et non Belgique, resta soumis à l'autorité des commandants militaires. Ce fut probablement là que la domination romaine s'établit d'abord d'une manière directe : elle se propagea ensuite par la force des choses. En effet, les usages germaniques, étant incompatibles avec ceux des peuples civilisés, devaient périr aussitôt que l'action du pouvoir, l'exemple ou l'opinion auraient modifié les vieux éléments de la société barbare. C'est ainsi qu'avant de se bâtir une maison de pierre, l'homme libre avait besoin de remplacer par un droit plus durable le partage précaire qui lui assurait pour une seule année la possession de son enclos et de ses champs. Avant qu'il déposât les armes du guerrier pour la toge romaine, il fallait qu'aucune épée ennemie ne pût l'attendre au sortir de la haie du village. Avant même d'être admis comme allié dans le camp des légions, il devait savoir tendre le dos à la verge du centurion et le cou à la hache du licteur.

Le temps, le contact des nations policées, l'influence du service militaire où se plaisait une jeunesse belliqueuse, et par-dessus tout l'ascendant de ce peuple-roi qui dominait la moitié du monde, amenèrent la substitution des idées romaines à celles qui avaient régné jusqu'alors chez les tribus ainsi transformées. L'histoire nous avertit qu'un siècle après le commencement de l'ère chrétienne, les Nerviens se vantaient encore de descendre des Germains ; mais elle n'ajoute pas, et rien n'indique qu'ils en eussent gardé le caractère. Le latin devint leur langue et celle des Tongres ; changement inévitable si l'on considère que l'idiome de leurs ancêtres ne répondait plus à leurs pensées. Toutes les choses qu'ils avaient tirées du Midi n'avaient pas de nom dans l'ancien langage : toutes celles que les âges précédents avaient connues se trouvaient transformées, comme nous en voyons encore des exemples en français. La maison primitive (*huys*) construite en bois n'était plus que la hutte du pauvre ; les champs communs (*landen*), que des terres abandonnées. L'homme avait changé d'une manière trop brusque pour que l'idiome eût pu suivre le même mouvement. Il fut délaissé, et la langue wallonne, que parlent aujourd'hui les provinces méridionales de la

Belgique, n'est guère formée que d'éléments latins auxquels se mêlent des débris de racines allemandes plus souvent que des termes gaulois (1).

Si les effets de cette révolution sociale devaient être jugés d'après les monuments que la civilisation antique a laissés sur le sol belge, on n'apercevrait que ses avantages. Des chaussées romaines traversant le pays dans les principales directions ouvrirent des communications avec les contrées voisines. Il s'éleva sur quelques points des villes neuves ou renouvelées à l'imitation des cités étrangères, qui étalèrent ce luxe de temples, d'amphithéâtres, d'aqueducs et de bains publics dont s'enorgueillissaient l'Italie et la Grèce. Telles furent Tongres, dont les murailles avaient près d'une lieue d'étendue, Bavai (sur la frontière de la France et de la Belgique), où l'on a retrouvé des débris de monuments somptueux, et Tournai, qui semble toutefois n'avoir pris qu'un développement moins considérable. De nombreuses cohortes nerviennes et tongroises appelées à servir Rome figurèrent avec gloire dans ses armées sous le commandement de leurs propres chefs, tandis qu'à l'intérieur chaque nation s'organisait avec régularité, confiant la magistrature et le sacerdoce à la noblesse indigène. Enfin les progrès des arts et de l'industrie amenèrent l'opulence à la faveur de la paix. Mais, en face de ces conquêtes de la Belgique méridionale, un fait grave et funeste nous y est constamment signalé par l'histoire : c'est la dépopulation croissante de ses plus riches contrées. Les Nerviens, dont le territoire, avec celui de leurs vassaux, pouvait s'évaluer à 400 lieues carrées, comptaient au moins trois cent mille têtes du temps de César, ce qui excède, à espace égal, le nombre d'habitants qu'on trouve aujourd'hui dans la Turquie d'Europe et dans quelques provinces de l'Espagne. Mais, sous la domination des Romains, la Nervie n'offre plus que de vastes déserts, où d'époque en époque nous voyons les empereurs transporter des essaims germaniques

(1) On pourrait objecter que le flamand est encore la langue d'une partie des populations de l'ancien territoire des Nerviens et des Tongres. Mais dès le troisième siècle de notre ère, de nouveaux colons germaniques furent établis dans ces parages, comme on le verra plus loin.

sans que le vide paraisse se combler. Ce phénomène étrange, dont l'exemple se reproduisit dans la plus grande partie de la Gaule, semble avoir eu pour cause principale l'état servile des cultivateurs sous la loi romaine. Les uns étaient des colons attachés à la glèbe, et dont la condition était si misérable qu'on en voyait partout dépérir l'espèce ; les autres, des esclaves travaillant sous le fouet de leurs gardiens.

L'introduction des usages étrangers devint donc funeste aux populations agricoles, c'est-à-dire à l'élément le plus vital de ces vieilles nations, dans les parties de la Belgique où la domination romaine fut complète. Cette race d'hommes libres, forte et fière, qui cultivait jadis en commun les terres du village, avait disparu avec la communauté primitive. Nous ignorons, il est vrai, quand le système latin s'était substitué à l'usage germanique, et comment la masse du peuple était ainsi tombée dans une situation qui devint de plus en plus déplorable ; mais les effets de cet état de choses nous sont fidèlement dépeints par un auteur du quatrième siècle (le prêtre Salvien), qui nous montre les colons belges tendant les bras aux barbares comme à des libérateurs, tant la rigueur de leurs maîtres avait aggravé leur dépendance et leur misère. La population urbaine, d'abord favorablement traitée par le gouvernement, finit par éprouver elle-même une oppression affreuse. La rapacité du fisc ayant dévoré peu à peu les ressources de la classe moyenne, il ne resta plus dans les cités qu'un petit nombre de riches, seuls maîtres du pouvoir et de la fortune publique. La foule des habitants, réduite à l'état de prolétaires, rampait aux pieds de ce patriciat sans cœur et sans entrailles, qui n'avait plus de force que pour consacrer au plaisir les restes d'une existence épuisée et d'un sang appauvri.

En effet, la corruption des mœurs, ce fléau qui ronge les sociétés mourantes, avait imprimé au caractère romain une dégradation qui devint presque générale. Les vertus étaient éteintes, et le courage même finit par disparaître chez ce peuple-roi qui avait été si longtemps invincible. Sans doute, la vieille énergie des populations belges dut résister d'abord aux influences fatales qui menaçaient de

les abâtardir ; mais au quatrième et au cinquième siècle de notre ère les invasions des barbares n'éprouvèrent pas plus de résistance dans la Belgique romaine que dans les autres provinces de l'empire. Partout les murailles des villes furent à peu près le seul obstacle qui arrêta les hordes ennemies quand elles eurent vaincu ou évité les légions. A peine les habitants osaient-ils quelquefois se défendre du haut des remparts, jamais en rase campagne. Ainsi se justifiait la pensée de leurs ancêtres qui avaient prévu qu'un changement de mœurs ferait dégénérer la nation.



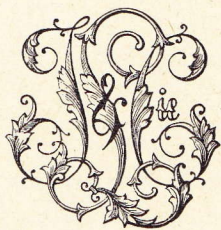
MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46